

Journal d'une femme noire

Kathleen Collins

Journal d'une femme noire

*Traduit de l'américain par
Marguerite Capelle et Hélène Cohen*

Les Éditions du
PORTRAIT

Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions du Portrait sur :
leseditionsduportrait.fr

Ouvrage publié sous la direction de Rachèle Bevilacqua

Édition originale

Whatever Happened to Interracial Love ? pour la préface d'Elisabeth Alexander « À la recherche de Kathleen Collins » et pour les nouvelles suivantes : « The Uncle », « Whatever Happened to Interracial Love ? », « Stepping Back », « Broken Spirit » chez Ecco/Harper Collins 2016 et *Notes from a Black Woman's Diary* pour les fictions suivantes : « The Scape Goat Child », « Nina Simone » et « Raschida », les lettres, le journal et *Lollie*, le roman inachevé, chez Harper Collins Publisher 2019
www.harpercollins.com

Copyright © 2016 et 2019 by The Estate of Kathleen Conwell Collins Prettyman. All rights reserved excepted Foreword © 2016 Elisabeth Alexander
Copyright © 2020, Les Éditions du Portrait pour la traduction française
ISBN 978-2-37120-023-4

Note de l'éditrice

En février 2015, dans le cadre de son festival *Tell It Like It Is: Black Independents in New York, 1968-1986*, le Lincoln Center de New York programme *Losing Ground*, un film sorti en 1982, écrit et réalisé par Kathleen Collins, dans lequel elle suit la vie amoureuse et sociale d'une intellectuelle afro-américaine. Le long métrage, l'un des premiers signés par une femme afro-américaine, enchante la communauté des cinéphiles mais passera inaperçu auprès du grand public. Trente ans plus tard, c'est une déflagration, les médias et le public s'enthousiasment. Le talent de Kathleen Collins est révélé. Sa fille Nina Lorez Collins décide alors de proposer à la publication les textes de sa mère restés dans un tiroir. En 2016, *Whatever Happened to Interracial Love ?*, un recueil de nouvelles, provoque aussi une pluie d'éloges. Pour Zadie Smith, « elle est une écrivaine exceptionnelle », le *Financial Times* considère, lui, que « nous avons besoin de livres comme ceux-là pour nous aider à préparer l'avenir » ! En 2019 sort *Notes from a Black Woman's Diary*, qui regroupe des fictions, des journaux, des lettres, des pièces de théâtre et deux scénarii : à nouveau les louanges l'accompagnent. « Éblouissant... nous découvrons une écriture habile, un regard affûté, mordant, notamment quand elle fait apparaître le politiquement correct », écrit *The New York Times Book Reviews*.

La présente édition de *Journal d'une femme noire* a été composée à partir des textes cités ci-dessus. Nous avons rassemblé des nouvelles (tirées du recueil *Whatever Happened to Interracial Love ?*), des fictions, des extraits de son journal et des lettres (issus des *Notes from a Black*

Woman's Diary). En effet, transmettre la formidable puissance des écrits de Kathleen Collins, où l'imaginaire et l'intime d'une femme afro-américaine rencontrent l'Histoire et notamment la récente égalité de droits pour les Noirs américains, passait, nous semblait-il, par une mise en miroir de la fiction et de la non fiction.

Nous publierons prochainement un recueil de nouvelles qui réunira les derniers textes de Kathleen Collins dont la mort prématurée, à l'âge de 46 ans, ne lui a, malheureusement, pas laissé le temps de poursuivre son œuvre.

Sur le mot « race »

Kathleen Collins utilise le mot « race » dans ce texte. Aux États-Unis, ce terme fait partie du vocabulaire courant, non pour opérer une différence biologique entre les personnes, mais pour marquer une différence de traitement social. Cette définition du mot « race » permet ainsi aux sciences sociales de prendre en compte la spécificité des expériences vécues par les Afro-Américains. Elle permet également de réfléchir aux façons de mettre fin aux discriminations.

En 2009, l'auteur Pap Ndiaye a consacré une partie très instructive du premier chapitre de son livre *La condition noire : essai sur une minorité française* (Folio-Gallimard) à l'emploi du mot « race » dans la langue américaine.

À la recherche de Kathleen Collins

La première fois que j'ai entendu parler de Kathleen Collins, j'étais en troisième cycle à l'université au milieu des années 1980. Je faisais des études d'anglais et m'étais spécialisée en littérature afro-américaine et caribéenne. Le féminisme culturel noir que je découvrais au cours de mes lectures, auprès des autres étudiants et chez une foule grandissante d'écrivaines et d'intellectuelles m'apprenait à penser. L'étude des idées des femmes noires m'a également appris que nous ne trouverions pas, et que nous ne devrions pas trouver, tout ce dont nous avons besoin dans nos salles de cours. Nous avons besoin d'être autodidactes ; nous avons besoin de nous prêter des livres ; nous avons besoin de faire des recherches et de nous inspirer des efforts déployés par d'autres que nous pour nous inventer. Nous avons besoin de comprendre que nous exerçons notre pouvoir en cherchant, en trouvant, certainement pas lorsqu'on nous apporte tout sur un plateau. Il nous fallait suivre cette déclaration de June Jordan dans *Poem for South African Women* : « Nous sommes celles que nous attendions. »

Les voix des femmes noires qui comptaient le plus pour nous dans les années 1980 venaient du monde de la poésie et du roman. L'année 1970 avait été un tournant décisif pour les écrivaines noires car elle avait vu la publication des premiers livres de Toni Morrison, d'Alice Walker et de Toni Cade Bambara. Gwendolyn Brooks, Sonia Sanchez et Lucille Clifton brillaient avec éclat, et Rita Dove était une étoile montante. Les textes critiques des génies

Audre Lorde, June Jordan et Sherley Anne Williams – toutes poètes et critiques – nous fournissaient des clés théoriques. Et les universitaires Deborah McDowell, Valerie Smith, Barbara Smith, Barbara Christian, Sylvia Wynter, Thadious Davis, Eleanor Traylor, Cheryl Wall et Hortense Spillers, pour ne citer qu'elles, nous enseignaient à donner un sens à notre époque et à envisager le futur non écrit.

À l'université, je savais parfaitement qui m'enseignait des choses et qui ne m'enseignait rien, j'apprenais à déchiffrer les silences et les omissions. L'étude des féministes noires m'a enseigné cela. Nos examens écrits et oraux n'incluaient pas les œuvres créées dans l'effervescence du moment, mais une des nombreuses satisfactions apportées par cette tectonique des plaques a été de réaliser que le contemporain pouvait trouver sa place dans nos études.

Voilà pour la prédominance de l'écrit. Tout aussi réjouissant était l'essor du cinéma noir, la deuxième vague qui élargissait son public avec Spike Lee en fer de lance, mais aussi Julie Dash, Hailé Gerima, Billy Woodberry, Charles Burnett et bien d'autres encore. Ce fut dans ce contexte que j'entendis pour la première fois parler de Kathleen Collins et de son film légendaire *Losing Ground*.

Comme j'avais hâte de voir *Losing Ground* ! Un film réalisé par une femme noire et qui avait pour sujet – quoi ? – une professeure noire de philosophie ? Mariée à un peintre ? Qui menait la vie intellectuelle et artistique dont je rêvais ? Ah, et cerise sur le gâteau, ces gens étaient en plus bourrés d'humour ? Évidemment, dans les années 1980, le streaming n'existait pas. Nous ne regardions pas les films sur nos ordinateurs portables. Il m'a fallu attendre des années avant d'avoir une expérience révélatrice en regardant *Losing Ground* et en rencontrant cette héroïne noire extraordinaire qui m'était si familière. Elle menait une existence complexe

de Noire et de Portoricaine, une existence de New-Yorkaise. Elle possédait à l'évidence une vie intérieure illimitée. On la voyait enseigner dans sa salle de cours, développer ses idées tout à fait concrètes et encourager ses étudiants – qui l'adoraient – à faire de même. La charge érotique de sa pensée crevait l'écran. Ses problèmes conjugaux étaient exposés hors du « regard blanc ». Oh, et ai-je précisé que dans le film tout le monde est beau, comme le sont les Noirs transcendés par le pouvoir de vivre en donnant libre cours à leurs idées et à leur créativité ?

Lire *Notes from a Black Woman's Diary*, ce fut comme retrouver l'Atlantide de Kathleen Collins. C'était une chose de dénicher son film, d'exhumer son héritage. Mais constater qu'elle avait introduit ses idées dans ses nouvelles – et rencontrer avec excitation ses personnages à la vie de bohème, blancs et noirs, singuliers et sophistiqués, qui vous racontent leurs existences compliquées –, c'est comme découvrir un précieux trésor. Ses personnages se définissent à travers leurs opinions politiques et leurs pensées, et ont de nombreux travers qu'elle révèle habilement grâce à son regard attentif et satirique. Aucune méchanceté chez elle ; son approche est curieuse, pas anthropologique mais assurément observatrice. Elle ne recule devant rien.

L'existence même de ce livre m'assure que même si nous pensions être arrivées au bout de nos recherches et avoir exhumé tous les trésors des penseuses noires, il reste toujours quelque chose à découvrir. Nous avons en littérature des matriarches à nos côtés qui ne sont pas juste celles que nous savons être, qui continuent de nous rappeler qui nous sommes : nos esprits sont complexes. Nos désirs sont compliqués. Nous sommes pleines de sublimes contradictions dans nos épistémologies. Nous ne sommes pas nées d'hier.

Kathleen Collins est morte bien trop jeune, et dans mes recherches j'ai tenté de trouver des traces de la femme qu'elle a été, celle que je crois connaître mais que j'aurais eu plaisir à rencontrer. Sa voix est si vive et son regard si perçant que j'aurais aimé, à présent que nous avons découvert sa voix littéraire, connaître la vision qu'elle a de notre monde : sans compromis mais sans cynisme, analytique, drôle, celle d'une intellectuelle noire brillante à l'esprit new-yorkais. Si j'avais la possibilité d'avoir une seule commentatrice pour me décrypter les nouvelles du genre humain, elle me fournirait tout ce dont j'ai besoin. Elle représente à mes yeux le meilleur de ce qu'une sensibilité new-yorkaise peut offrir : la proxémie urbaine, en particulier dans certains quartiers et à certains moments, signifie que les gens vivent les uns sur les autres, se croisent constamment, et qu'aucun quartier hispanique n'est complètement coupé du monde extérieur. Cette curiosité de la vie et ces moments de rencontre, Collins les exploite à merveille. Elle n'essaie pas de simplifier ni ne craint la complexité de la femme noire. Sa vision est claire. Cette voix littéraire résonne à jamais en moi.

Elizabeth Alexander

Qu'avons-nous fait de l'amour mixte ?

Un appartement dans l'Upper West Side partagé par deux colocataires de races différentes. C'est l'année de l'être humain. L'année de la fin des préjugés de race-croyance-couleur. On est en 1963. Une des colocs (« blanche ») est animatrice de quartier à Harlem, son bureau donne sur Lenox Avenue. Elle a vingt-deux ans et vient de sortir diplômée de l'université Sarah Lawrence. Elle a vingt-deux ans et elle est amoureuse d'un jeune poète du collectif Umbra – lequel, plus tard, comptera parmi ses membres des noms aussi illustres que ceux d'Imamu Baraka ou Ishmael Reed. L'autre coloc (« noire ») sort tout juste des geôles d'Albany, en Géorgie. Elle a vingt et un ans et c'est la seule « Noire » de sa promotion. Elle est amoureuse d'un jeune *freedom rider*¹ (« blanc ») qui vient de se faire démettre la mâchoire dans une prison du Mississippi. Il est assis avec elle à la table du petit déjeuner, bouche cousue, muet.

Parmi ceux qui vont et viennent dans cette Mecque de la mixité raciale : un photographe (« noir ») qui, dans un moment de désespoir, vient de piquer leur machine à écrire pour filer chez le prêteur sur gages le plus proche ; un jeune accro à l'héroïne débordant d'énergie, perpétuellement accompagné d'une autre jeune et jolie diplômée de Sarah Lawrence (« blanche ») ; le poète d'Umbra (« noir »), qui boit du café dans le salon et lit un poème intitulé *June Bug*² ! ;

1 Les *Freedom Rides* réunissent à partir de 1961 des militants noirs et blancs pour les droits civiques, qui voyagent du Nord au Sud des États-Unis à bord de bus inter-États, pour dénoncer la ségrégation dans les transports. Ndr.

2 Un « *june bug* » est un hanneton qui, comme son nom l'indique, prolifère à l'orée de l'été, mais aussi un terme argotique associé aux personnes noires. Le dramaturge et militant John O'Neal, membre du

tout un lot de dames aux yeux brillants (« blanches ») à peine revenues d'une veillée de prières sur les marches de notre Capitole national ; quelques femmes d'allure rebelle (« noires ») qui s'apprêtent à prendre la route d'Itta Bena, Mississippi, en vue de renier leur héritage de bourgeoises du Nord. L'idéalisme était revenu à la mode. Pendant un temps, les gens s'entendaient. À l'intérieur du melting-pot. À l'intérieur du melting-pot.

C'est l'été. La colocataire « noire » et son jeune amant blanc envisagent de se marier. Dans quelque temps, elle l'emmènera à l'hôpital rencontrer son père (victime d'une attaque à la suite d'une overdose d'idéalisme). Dans quelque temps, son petit amant blanc à la lippe protubérante (qui le faisait légèrement bégayer) affrontera la distinction auréolée de cheveux gris du premier principal « de couleur » du New Jersey. (« ... Je t'aime, disait-il... [à sa maîtresse, donc] ... Je veux être un « Noir » pour toi », disait-il...) Le père de la jeune femme fixera sur elle son regard bourgeois d'un gris profond et ne bougera pas un muscle.

C'est l'été. La diplômée de Sarah Lawrence écoute son poète d'Umbra. Il est réservé, sombre, et ne cesse de lui jeter de brefs coups d'œil pendant qu'il lit. L'appartement s'empourpre (et s'empoussière, aussi). Plus tard, la petite bande se préparera à assister à une assemblée pour la grève des loyers à Harlem ou à un événement pour récolter des fonds pour le SNCC³, ou

Mouvement des droits civiques et fondateur du *Free Southern Theater* en 1963, crée le personnage satirique de Junebug Jabbo Jones, figure de sagesse populaire du peuple noir. Ndr.

3 Le *Student Nonviolent Coordinating Committee*, ou SNCC, (« Comité de coordination non-violent des étudiants ») est l'un des principaux organismes du mouvement afro-américain des droits civiques dans les années 1960. Le SNCC se voulait pacifique

bien à une réunion pour inciter à l'inscription sur les listes électorales à Newark, dans le New Jersey.

Nous sommes l'année de la décomposition des races, des religions, des appartenances ethniques. Des familles « noires » de Montclair, New Jersey, de Brookfield, Massachusetts, de Hartford, Connecticut, de Mount Vernon, État de New York, ou de Washington D.C., toutes les enclaves secrètes de la *Bourgeoisie noire* (livre qu'on sortira des rayonnages poussiéreux d'une obscure bibliothèque provinciale et qui sera bientôt édité en poche, faisant la bonne fortune d'un obscur sociologue « noir ») – verront leurs enfants tourner le dos à toute une vie d'efforts pour sortir du ghetto. Leurs fils iront en prison pour la liberté (ce qui, dans l'esprit de leurs parents, est exactement comme aller en prison pour vol à main armée, addiction à l'héroïne, proxénétisme et autres petits trafics ethniques du même acabit). Leurs filles s'agenouilleront pour prier sur les routes de terre rouges et poussiéreuses de Géorgie, comme si elles n'avaient jamais vécu leur première rencontre avec la religion sur les bancs de velours impeccables de l'Église épiscopale. On demandera à tous les « premiers de couleur » de la médecine, du droit, de la politique, du baseball, de l'éducation, de l'ingénierie, du basketball, de la recherche en biochimie, des forces armées, du tennis et du cinéma de se faire connaître et de raconter leur réussite. Ralph Bunche⁴ deviendra

et antiraciste, défendant une démocratie participative et le Black Power. Note de l'éditrice.

4 Ralph Bunche (1904-1971) était un diplomate américain, docteur en sciences politiques, et le premier homme noir à recevoir en 1950 un prix Nobel de la paix pour son rôle dans les négociations israélo-palestiniennes. En 1963, il reçoit la médaille de la liberté du président Lyndon B. Johnson. En 1968, il deviendra secrétaire général adjoint des Nations Unies. Ndr.

NOUVELLES -23-

une célébrité. Tous les gens respectables trouveront au moins un « Noir » à ramener chez eux pour le dîner. C'est l'année de l'être humain. On est en 1963 : qu'avons-nous fait de l'amour mixte ?

Dans notre appartement de l'Upper West Side, notre jeune coloc (« noire ») vient de rentrer de l'hôpital avec son *freedom rider*. Elle a honte, et elle est singulièrement déprimée. L'expression lugubre dans les yeux de son père n'avait rien de rassurant. Incapable de bouger un muscle, il semblait tout de même dire : Alors c'est pour ça que je me suis battu et que j'ai lutté toutes ces années, pour ça, ça, cette promiscuité indécente ? Il ne semble pas comprendre que la jeune femme de couleur qu'il a engendrée ne croit pas, elle, à la couleur de peau : que pour elle, le jeune *freedom rider* de ses rêves n'a pas de couleur (d'ailleurs il n'en a pas), et que leurs sentiments naissent là où s'arrête la couleur (d'ailleurs il le faut bien). Si seulement il pouvait comprendre que la race en tant que problématique, la race en tant que facteur social, la race en tant qu'obstacle politique ou économique... la race appartient au passé. Ne voit-il pas que l'amour n'a pas de couleur ? Elle est au bord des larmes. Le regard gris et bourgeois reste incrusté dans son esprit.

Son compagnon est assis, l'air abattu, dans la pièce sans soleil. (Quand elles ont pris l'appartement, elle a choisi la chambre du fond, juste à côté de l'entrée, pensant qu'elle lui offrirait davantage d'intimité. C'est le cas, mais elle est aussi privée de lumière, et d'ici la fin de son séjour ici, elle découvrira que le couloir sombre et sinistre qui lui servait de chambre était en grande partie la raison de son mal-être. Elle n'avait besoin que d'une chose : la lumière du soleil. La lumière pure et délicate du soleil qui inonde

une chambre.) Il pense à ses parents, à son éducation bostonienne austère. Son père ne se risquera même pas à rencontrer la fille qu'il a choisi d'épouser. Sa mère n'acceptera qu'un rendez-vous secret dans un restaurant de Boston à l'abri des regards. Comment faire comprendre à son père ce que ça fait d'être passé à tabac ? Les dents en miettes, la mâchoire disloquée, le nez déformé, l'estomac en bouillie. Et tout ça pour la liberté. Tout ça pour les « Noirs » de ce pays que nous appelons Amérique. Il est impératif que son père comprenne que personne ne l'a trahi, que lui, le fils, essaie en fait de réaliser le rêve de son père – ce rêve auquel il croit, le père, tout au fond de lui. Quelque part vraiment tout au fond. Lui, le fils. On est en 1963 : c'est l'année où les prophéties s'accomplissent. Le dernier réveil spirituel est proche, celui où les fils reprirent la croix de leurs pères. Les fils blancs se répandirent sur les routes de terre de Géorgie et d'Alabama pour prouver à leurs pères qu'on pouvait encore se mélanger dans le melting-pot. Les fils « noirs » se répandirent dans les Woolworth, les Grant et les Greyhound d'Amérique pour prouver à leurs pères qu'ils pouvaient manger, s'asseoir et voyager aussi bien devant que derrière, aussi bien sur un siège que debout.

Son compagnon est assis dans la pièce sans soleil et se sent abattu. Il devra bientôt rejoindre les champs de coton pour poursuivre « la mobilisation populaire ». Sa diction bostonienne flirte avec les accents traînants du Sud. Son visage blanc flotte sur un océan de contestation noire. C'est une époque qui appelle les métaphores les plus pittoresques car nous nageons dans les entrailles mythiques de l'Amérique... là où c'est tendre et brûlant, là où on peut aller se frotter aux sables rugueux de l'illusion et revenir le nez en sang.

NOUVELLES -25-